

avaient forcé les catholiques à prendre les armes (1). Le légat du pape, à son tour, fit paraître un manifeste, au nom du saint-siège (2). Diego de Ibarra, envoyé de Philippe à Paris, était d'avis que, à l'arrivée du duc de Feria, chargé spécialement par ce monarque de le représenter auprès des états généraux, un écrit fût également répandu dans le public, à l'appui des prétentions du Roi (3). Philippe ne goûta point cette idée : « Pour les bons, écrivit-il au comte de Fuentès, les œuvres » suffisent. Quant aux autres, il ne faut pas leur fournir l'occasion de » répliquer (4). »

L'expédition que Philippe II dirigea, en 1588, contre l'Angleterre, est regardée à juste titre comme un des plus grands événements de son règne. Il y avait vingt ans que ce monarque la rêvait. Sous le gouvernement du duc d'Albe, la prise de la Briele et de Flessingue avait fait avorter ses desseins. Après la réduction d'Anvers, il jugea le moment favorable pour les réaliser. Il n'épargna, dans ce but, aucune dépense, aucun sacrifice. Il prépara le plus formidable armement maritime qu'on eût encore vu, et fit rassembler, dans les Pays-Bas, un corps considérable de troupes de débarquement. Il ne s'agissait de

Expédition de
l'invincible ar-
mada.

(1) *Procès-verbaux des états généraux de 1595*, recueillis et publiés par M. A. Bernard, Paris, 1842, in-4°, p. 50-59.

(2) SISMONDI, *Histoire des Français*, t. XIV, p. 454, édit. de la Société typographique belge.

(3) Lettre du comte de Fuentès au Roi, du 24 janvier 1593.

(4) *En lo del escrito que se considerava si seria bien sacar en Paris, en mi justificacion, ya se escribe que no ay que tratar dello, porque, para los buenos las obras bastan, y á los demas no ay para que darles ocasion de réplicas...* (Lettre du 25 février 1593.)

rien moins, dans sa pensée, que de détrôner la reine Élisabeth, et de rétablir la religion catholique en Angleterre.

Cette entreprise, personne ne l'ignore, échoua, par suite d'une tempête, qui dispersa l'*armada* : il n'est pas sûr, toutefois, que, même sans cette circonstance, elle eût réussi. Le secret et la promptitude, comme le duc de Parme le représenta plus d'une fois au Roi, étaient les garanties les plus certaines du succès : or, l'expédition, qui devait d'abord avoir lieu en 1586, et qui fut depuis remise à 1587, ne s'effectua qu'en 1588. Dans cet intervalle, les Anglais avaient été avertis; ils avaient eu le temps de faire leurs préparatifs de défense, d'exciter le zèle de leurs alliés. Presque tous les malheurs qu'essuya Philippe II dans le cours de son règne, furent ainsi l'effet de ses lenteurs, ou de ses hésitations.

Affliction de
Philippe II, en
apprenant la dis-
persión de sa
flotte.

Philippe II était à l'Escurial, lorsqu'il reçut, par une dépêche du duc de Parme du 10 août, la nouvelle du désastre survenu à sa flotte : c'était dans ce même lieu que, dix-sept années auparavant, un courrier de don Juan d'Autriche lui avait apporté le bulletin de la victoire de Lépante (1). Loin de s'attendre à un si triste résultat, il était plein d'espoir : une dépêche du duc, écrite deux jours avant celle du 10, l'avait informé de l'arrivée de l'*armada* près de Calais; un courrier de don Bernardino de Mondoça, son ambassadeur en France, lui avait fait savoir que, selon le bruit commun, l'*armada* avait livré bataille à la flotte anglaise, lui avait coulé à fond quinze navires, et l'avait forcée

(1) *Memorias de fray Juan de San Gerónimo*, dans la *Coleccion de documentos inéditos para la historia de España*, tome VII. — CABRERA, *Historia de Felipe II*, liv. IX.

dé fuir jusqu'à Douvres (1). Aussi son affliction fut extrême : « Sa
 » Majesté, — écrivit à Farnèse don Juan de Idiaquez (2), —
 » Sa Majesté a ressenti d'une manière incroyable ce qui vient d'arri-
 » ver ; et, s'il ne restait encore quelque espérance que Dieu aura
 » pris en ses mains une cause qui est la sienne, et que Votre Excel-
 » lence aura saisi l'occasion que le retour de l'*armada* aura pu lui
 » donner, je ne sais comment Sa Majesté supporterait une peine si
 » grande (3). »

Lettres d'Idia-
 quez au duc de
 Parme.

Idiaquez écrivait encore au duc de Parme, quelques jours après :
 « Quoique Sa Majesté ait beaucoup senti le désastre de sa flotte, au
 » moment où elle en a été instruite, chaque jour la peine qu'elle en
 » éprouve est plus grande encore. Non pas que sa santé en souffre ;
 » grâce à Dieu, au contraire, elle se porte fort bien, et son courage
 » est au-dessus de toutes les épreuves du sort : mais, comme ses senti-
 » ments de chrétien et un saint zèle l'avaient mue à faire cette entre-
 » prise, elle est extraordinairement affligée de n'avoir pu rendre un si
 » grand service à Dieu, après s'être vue à la veille d'y parvenir, et
 » avoir fait, en ce qui la concernait, plus qu'on ne pouvait lui demander
 » ni s'imaginer (4). »

(1) Lettre de Philippe II au duc de Parme, du 18 août 1588.

(2) Voyez le tome I, p. LXXVII et suiv.

(3) *Su Majestad lo ha sentido mas que se puede creer; y si todavia no quedase alguna esperança en Dios de que podría haverse servido de responder por su causa, y que, si la vuelta del armada ha dado ocasion á V. E., la havrá sabido tomar de suerte que no se le escape de las manos, no sé como se llevaria un sentimiento tan grande.* (Lettre du 31 août 1588.)

(4) *Su Majestad, aunque sintió harto la nueva, al principio que de allá vino, la*

Résignation de
Philippe.

Ces lettres ne semblent guère d'accord avec les paroles que Strada met dans la bouche de Philippe (1), lorsque Cristoval de Moura, qui partageait avec Idiaquez la confiance et la faveur du monarque (2), vint lui annoncer la fâcheuse nouvelle. Quoi qu'il en soit, il est constant que Philippe supporta avec une grande fermeté d'âme le malheur inattendu qui renversait ses plus chères espérances. On sait qu'il fit rendre grâces à Dieu, dans toutes les églises d'Espagne, de ce qui était arrivé (3). Dans une lettre qu'il écrivit au duc de Parme le 31 août, le secrétaire lui faisait dire que, si l'*armada*, malgré les pertes qu'elle avait essuyées, était revenue sur la flotte anglaise pour l'attaquer, il se promettait que le duc aurait exécuté ses instructions de manière que le service qu'on avait prétendu rendre à Dieu s'accomplit, et que la réputation de tous, qui était si engagée dans cette affaire, fût réparée (4). Philippe raya les mots imprimés ici en italique, et il écrivit à la marge : « Qu'on examine s'il est bien de retrancher ce que j'ai rayé, puisque, dans ce qui arrive par la volonté de Dieu,

siente cada día mas, no para imprimirle en la salud, que, á Dios gracias, la tiene muy buena, y mayor ánimo que baste á encoger ningun suceso, sino que, como tan cristiano y que con tan santo zelo se avia movido á esta empresa, le duele estraordinariamente no aver acabado de hazer un tan gran servicio á Dios, aviéndolo visto tan en vispera, y de su parte hecho mas que sele podia pedir ni imaginar ... (Lettre du 3 septembre 1588.)

(1) Deuxième Décade, liv. IX.

(2) Voyez le tome I, p. LXXX et suiv.

(3) Herrera nous a transmis la lettre qu'il écrivit aux évêques à cet effet. (*Historia general del mundo, del tiempo de Felipe II*, part. III, liv. IV, ch. VIII.)

(4) ... *Si Nuestro Señor lo ha encaminado assí, prométome de vos que avreys executado lo que os toca, de manera que se consiga el servicio que se ha pretendido hazer á Dios, y el reparo de la reputacion de todos, que está tan empeñada.*

» la réputation ne se perd ni se gagne... (1). » Le passage fut supprimé.

L'expédition de l'*invincible armada*, indépendamment de son importance au point de vue de l'histoire générale, a une relation trop intime avec les annales de la Belgique, pour que je n'aie pas pris à tâche d'en recueillir tous les détails.

Détails que j'ai recueillis sur cette expédition.

Parmi les pièces que j'ai fait copier est un avis donné à Philippe II, en 1586, par le grand commandeur de Castille don Juan de Cúñiga, ancien ambassadeur à Rome, sur les moyens et le moment d'exécuter l'entreprise, ainsi que sur ce qu'il y aurait à faire après le détronement d'Élisabeth. Ce ministre proposait qu'Alexandre Farnèse, qui était veuf, épousât Marie Stuart; qu'ils fussent proclamés rois d'Angleterre; que l'archiduc Albert reçût la main de l'infante Isabelle, à qui le Roi céderait les Pays-Bas, et que, si Farnèse n'avait pas d'enfants du mariage qu'il contracterait, on tâchât, à sa mort, de faire passer la couronne d'Angleterre sur la tête de l'infante!

Avis curieux de don Juan de Cúñiga.

J'ai fait transcrire aussi les lettres et les instructions les plus intéressantes concernant les négociations qui eurent lieu entre l'Espagne et l'Angleterre, dans le temps même que ces deux puissances se préparaient à une guerre acharnée.

Négociations avec l'Angleterre, de 1586 à 1588.

Dès l'année 1586, les ministres d'Élisabeth firent faire des ouvertures indirectes au duc de Parme, pour traiter d'un accommodement entre leur cour et celle de Madrid. Les pourparlers auxquelles elles

(1) *Mirese si seria bien quitar esto rayado, pues en lo que Dios haze y es servido, no ay que perder ni ganar reputacion.*

donnèrent lieu se prolongèrent durant trois années. Philippe n'avait nulle envie de traiter : son but était d'amuser les Anglais, jusqu'au moment où la flotte et les troupes qu'il rassemblait pourraient assaillir leur pays; en même temps, il voulait donner quelque satisfaction aux peuples des Pays-Bas, qui désiraient ardemment la paix. Elisabeth, de son côté, n'était peut-être pas animée de meilleures intentions. Les deux parties consentirent néanmoins à envoyer leurs députés à un congrès qui se tint à Bourbourg, et qui, après des discussions sans résultat, fut dissous le jour où l'on apprit que l'*invincible armada* approchait des côtes d'Angleterre.

Démêlés entre
le duc de Parme
et le comte de
Mansfelt.

Lorsqu'il partit pour la France en 1590, le duc de Parme, conformément aux intentions du Roi, laissa le gouvernement des Pays-Bas *ad interim* au vieux comte Pierre-Ernest de Mansfelt, gouverneur du duché de Luxembourg, conseiller d'État et chevalier de la Toison d'Or, qu'il avait en grande estime, à cause du dévouement que le comte avait montré à sa mère. L'année suivante, il l'investit de la même dignité, mais en restreignant les pouvoirs qu'il lui avait donnés précédemment. Cette restriction déplut fort à Mansfelt, qui prétendait être gouverneur effectif. De là naquirent entre le duc et le comte des démêlés très-vifs et l'échange de lettres extrêmement piquantes, Farnèse ayant plusieurs fois donné des ordres que Mansfelt se refusa à accomplir. Outre cela, l'un et l'autre se plaignaient et récriminaient auprès du Roi. J'ai pensé que ces particularités, peu connues des historiens, méritaient de figurer dans notre collection : j'ai pris copie des documents où elles sont consignées.

Résolution de . . . Après tant et de si éminents services rendus par Farnèse à Phi-

lippe II, croira-t-on que ce monarque avait résolu de le destituer du ^{de Philippe II, de} gouvernement des Pays-Bas, sans qu'il eût souci du jugement qu'aurait ^{destituer le duc} porté l'Europe d'un tel acte d'ingratitude, ni de l'humiliation qui en ^{de Parme.} aurait rejailli sur son neveu? Quels étaient donc les torts du duc de Parme? N'avait-il pas, aussi grand capitaine qu'habile négociateur, reconquis au Roi les provinces méridionales des Pays-Bas, et porté la terreur des armes espagnoles jusqu'au cœur de la Hollande et de la Zélande? Lorsque l'entreprise contre l'Angleterre eut été résolue, n'avait-il pas fait tout ce qu'on devait attendre de lui pour en assurer la réussite? N'était-il pas revenu victorieux de ses deux expéditions en France? N'avait-il pas forcé Henri IV à lever le siège de Paris et de Rouen? Tout cela était vrai, était incontestable. Mais Philippe n'en avait pas moins des griefs contre lui. Il ne suivait pas aveuglément les in- ^{Ses griefs con-} structions qu'on lui transmettait de Madrid. Dans ses conseils, il donnait ^{tre lui.} peu d'autorité aux Espagnols: c'était un Italien qui était son secrétaire intime (1); c'était un ministre né en Bourgogne qui avait le plus de part à sa confiance (2). Philippe trouvait que, dans les affaires de France, il n'avait pas montré assez d'activité et de résolution. Il s'était vu obligé, à plusieurs reprises, d'aller prendre les eaux de Spa pour le rétablissement de sa santé: le Roi n'admettait pas que cela fût nécessaire; il y voyait une preuve de peu de zèle pour son service, et était mécontent du retard que les affaires devaient en éprouver (3). Que sait-on?

(1) Cosmo Massi.

(2) Jean Richardot, président du conseil d'Artois, conseiller des conseils d'État et privé; promu depuis à la charge de chef et président.

(3) Dans une lettre du 1^{er} août 1592, le secrétaire faisait dire au Roi « qu'il » espérait que Dieu donnerait au duc une santé parfaite, au moyen des remèdes

peut-être le puissant souverain de l'Espagne et des Indes était-il jaloux de la gloire qu'un petit prince d'Italie, son lieutenant dans les Pays-Bas, s'était acquise par ses hauts faits.

Moyens auxquels il a recours pour parvenir à son but.

Donc il résolut de le déposer. Mais, comme il redoutait un éclat, et que d'ailleurs son caractère répugnait aux mesures énergiques, il eut recours à des moyens détournés pour parvenir à son but. Il ima-

Lettre à Farnèse.

gina d'écrire à Farnèse une lettre où il l'invitait à se rendre à Madrid pour quelque temps, désirant conférer avec lui sur plusieurs affaires

Mission donnée au marquis de Cerralvo.

d'une haute importance (1). Il chargea don Juan Pacheco, marquis de Cerralvo, qui se trouvait à Turin, où il venait de remplir une mission auprès du duc de Savoie, de porter cette lettre au duc de Parme, et d'employer toute la persuasion possible pour l'engager à y obtempérer. Si Farnèse résistait, le marquis devait se mettre en lieu de sûreté, et lui écrire que les ordres du Roi n'admettaient pas de réplique. S'il ne voulait pas obéir, alors Cerralvo communiquerait au comte de Mansfelt, au conseil d'État, aux chefs de l'armée, des lettres où le Roi déclarait que le gouvernement des Pays-Bas était retiré au duc. Cerralvo devait d'ailleurs être porteur d'une patente qui lui donnait les

» dont il se proposait d'user (*que espero en Dios la ha de dar muy entera, con los remedios de que pensavades usar*). Philippe souligna le dernier membre de la phrase, et écrivit à la marge : « Si le voyage à la fontaine de Spa entre dans ces » remèdes, il vaudra mieux n'en pas parler, pour que je n'y donne pas appro- » bation. » (*Si entre estos remedios entra la ida á la fuente de Spa, quizá será mejor quitar lo rayado, por no aprobarlo*).

(1) Cette lettre fut d'abord écrite avec la date du 20 février 1592, lorsque le Roi l'envoya au marquis de Cerralvo. Après la mort de ce ministre, on la refit, et elle fut datée successivement du 25 mars et du 28 juin.

C'est ce qui résulte d'indications placées sur la minute.

pouvoirs de lieutenant général du Roi aux Pays-Bas, et enjoignait à toutes personnes, de quelque état qu'elles fussent, ainsi qu'aux gouverneurs des provinces et aux chefs des gens de guerre, de le reconnaître en cette qualité. Il lui était remis aussi un ordre, pour les mestres-de-camp, capitaines et officiers espagnols, d'exécuter ce qu'il leur commanderait.

Le marquis de Cerralvo étant mort en chemin (1), Philippe II donna la charge qu'il n'avait pu remplir à don Pedro Enriquez de Azebedo, comte de Fuentès (3 juin 1592).

Mort de Cerralvo.

Le Roi le remplace par le comte de Fuentès.

Le Roi et ses ministres prévoyaient bien que, en Europe, et particulièrement en Italie, la disgrâce du duc de Parme aurait un grand retentissement : Philippe avait à cœur surtout de prévenir la fâcheuse impression qu'aurait pu en recevoir l'esprit du pape Clément VIII ; il fit passer des instructions en conséquence à son ambassadeur à Rome, le duc de Sesa : « Afin que d'autres, lui écrivit-il, lorsque la chose se » divulguera, ne donnent des informations fausses à Sa Sainteté, et ne » lui fassent des plaintes, en criant à l'ingratitude, vous lui découvri- » rez la vérité. Mais, en cela, il y aura une alternative à observer. Si » l'on répand que le duc de Parme a demandé à se rendre à Madrid (2), » vous parlerez en ce sens. Si, au contraire, vous apprenez qu'il ait » rejeté ce prétexte, et que lui-même publie ce qui en est, alors » vous déclarerez à Sa Sainteté que, en appelant ici le duc, je n'ai

Instructions qu'il donne à son ambassadeur à Rome, pour justifier le parti qu'il a pris.

(1) HERRERA, part. III, liv. VIII, ch. X.

(2) Dans la lettre du 28 février 1592, Philippe autorisait le duc de Parme à publier, ou que c'était de lui-même qu'il partait pour l'Espagne, ou bien qu'il y était appelé par la confiance du Roi.

» l'intention ni de le disgracier, ni de lui témoigner de la défiance,
 » mais que je veux le consulter sur des choses dont il convient réelle-
 » ment que je communique avec lui (1). »

Départ de Farnèse pour la France.

Alexandre Farnèse avait quitté Bruxelles depuis peu de jours, lorsque le comte de Fuentes y arriva (2). Il venait de partir pour entrer une troisième fois en France, malgré le misérable état de sa santé, indice trop certain d'une fin prochaine. Un témoin oculaire nous a laissé un portrait touchant de sa personne, au moment de ce départ :

Portrait que fait de lui un témoin oculaire.

« Je le vis, dit le capitaine Alonso Vazquez, je le vis le jour qu'il sortit
 » de Bruxelles avec toute sa cour. Quoique le froid fût très-rigoureux,
 » il était vêtu d'une manière magnifique, et il me parut que, pendant
 » tout le temps que je l'avais connu, je ne lui avais trouvé un meilleur
 » leur air. C'était merveille, en vérité, car il allait combattre non
 » contre les hérétiques de France, qui l'attendaient, mais contre la
 » mort. Je puis assurer, comme témoin oculaire, qu'il se tenait à
 » cheval avec une peine extrême; et, s'il n'avait eu à ses côtés deux
 » laquais pour le soutenir, il serait tombé plus d'une fois : ce qui
 » n'empêchait pas que, avec ce courage invincible dont il était doué, il

(1) ... *Entonces, para que otros no ganen por la mano en informar siniestramente á Su Santidad, y le encaramen quexas, y se duelan de poca gratitud, le informareys vos de la verdad, pero al hablarle advertid que podrá ser menester que sea en una de dos maneras diferentes, porque, si viéredes que han divulgado haber pedido licencia, seguireys este camino, dándolo así á entender, y si entendiéredes lo contrario, y que no han querido este color, sino echar en la plaza lo que es, hablareys á Su Santidad, mostrándole como en aquello no hay de mi parte disgusto, ni se quiere hazer disfavor ni desconfianza, sino que el llamamiento es para cosas que realmente convenia comunicarse en presencia* (Lettre du 3 novembre 1592.)

(2) Le 25 novembre 1592. Le duc de Parme était parti le 11.